

CHAPITRE VI – Attablé à un petit bureau

Attablé à un petit bureau, Angelo faisait machinalement tourner son stylo. Après une pirouette rapide, le stylo revenait dans sa position initiale et le pouce d'Angelo le propulsait pour une énième figure acrobatique. Cela faisait bien vingt minutes qu'il n'avait rien écrit.

Le dernier semestre de maîtrise d'histoire consiste à écrire un mémoire de recherche. Il s'agit de choisir puis de traiter un sujet historique inédit s'inscrivant dans la thématique de spécialisation de l'étudiant. Pour Angelo, l'époque napoléonienne en l'occurrence. Il avait choisi de traiter le sujet suivant : « les cent jours de Napoléon ont-ils été une parenthèse de l'Histoire de France ou une période de transition politique ? ».

Son choix s'était porté sur cette période pour deux raisons principales :

—La période des cent jours couvrait, par définition, un intervalle de temps restreint, ce qui, d'une certaine manière, permettait de circonscrire le débat.

—La chute de Napoléon le passionnait. En si peu de temps, l'empereur français avait été déchu après avoir connu Gloire et Splendeur, après avoir galvanisé le peuple français autour d'un idéal commun, après avoir posé les fondements de la République moderne.

Son stylo virevolta de nouveau et tomba par terre. Cette autre chute le ramena à la réalité.

Il était assis sur une petite chaise en bois des Archives Nationales, attablé à l'écart des autres chercheurs. Une petite lampe de bureau lui permettait de lire la copie d'une lettre de l'épouse du Maréchal Ney à son mari. Cette lettre l'avait plongé dans une rêverie profonde. Ces personnages de l'histoire avaient réellement existé et il ne s'agissait pas d'une quelconque fiction fantaisiste. Ils avaient espéré puis souffert, s'étaient aimés puis avaient été séparés. Ils s'étaient ensuite retrouvés mais, le 7 décembre 1815, place de l'Observatoire à Paris, Michel Ney, « le brave des braves », avait été fusillé pour être resté fidèle à son empereur. Enfin, c'était la version retenue par l'Histoire car une petite communauté d'historiens soutenait que le maréchal avait pu être exfiltré vers les Etats-Unis où il aurait achevé sa vie plusieurs décennies plus tard.

Le simple fait de pouvoir apposer une date sur ces événements le fascinait. Cela avait eu lieu sur notre planète, et même tout près, ici, en France. En cet instant, il partageait l'intimité de deux des protagonistes majeurs, il revivait avec eux ces heures dramatiques. Il aimait ces instants de complicité avec la grandeur historique mais détestait ressortir du bâtiment des Archives Nationales.

C'était un peu comme sortir du cinéma et aller manger un kebab après avoir regardé Bruce Willis sauver le monde. Il était toujours bien difficile de replonger dans le quotidien plat et médiocre

après avoir vécu des instants d'une telle intensité. Heureusement que, parfois, le kebab était bon.

Lorsqu'il était immergé dans un événement historique, Angelo se sentait courageux, prêt à braver tout danger. Il sentait son pouls battre et marchait dans la rue avec fierté. Il rayonnait et dégageait un pouvoir de séduction solaire. Alors, n'importe quelle femme était violemment attirée à lui. Cette sensation était fugace, mais pour l'avoir ressentie plusieurs fois, Angelo avançait dans la vie, sûr de son destin.

Mais il ne s'y méprenait guère : L'Histoire ne repasse pas les plats et seuls certains événements présents peuvent espérer rejoindre un jour les chroniques héroïques du passé. A la fin de ses études à la Sorbonne, il passerait à l'action et deviendrait reporter. Il sillonnerait le monde et se mettrait en danger. Il ferait fi de l'idiote et légendaire impartialité du journaliste et prendrait part à l'action pour peser sur le monde. N'était-ce pas là le trépidant parcours de Sir Winston Churchill ? Ne s'était-il pas mis en mouvement dès son plus jeune âge pour couvrir la guerre des Boers ou pour intervenir à Cuba ? Sous prétexte de rapporter les nouvelles du monde, Churchill était devenu l'un des architectes les plus géniaux et respectés du vingtième siècle. Chapeau bas au rouquin britannique !! Rouquin comme l'ami Ney s'il en est.

Regonflé de tant d'ambition, Angelo plia bagage sans avoir écrit plus de trois pages. Il salua la jeune documentaliste et reçut un sourire en retour. A peine sorti de l'enceinte des Archives

Nationales, il bifurqua dans une petite rue et rejoint le coin des restaurants japonais.

—Une salade d’algue, un Katsudon et une Asahi s’il vous plaît.

Ses réflexions prometteuses lui avaient ouvert l’appétit et il ne s’agissait pas de mollir. Il aimait bien ces petits traiteurs japonais qui s’étaient installés en masse dans le quartier. Les plats étaient relativement bons et copieux. « Ca faisait le boulot », comme il se plaisait à dire à ses amis. En plus, les serveurs avaient la délicatesse d’être rapides, sans être zélés et ils ne vous regardaient pas avec des yeux de chiens battus en fin de service pour grappiller un pourboire. Il semblait entendu que le prix affiché était « service compris » et cela permettait de s’en sortir honorablement et de bonne humeur.

On était, en fait, à mille lieux du médiocre service d’un croque-madame en brasserie parisienne. Le garçon devenait généralement de plus en plus désagréable selon un crescendo savamment orchestré. Il marquait souvent son premier mécontentement en découvrant que le client ne consommerait ni vin, ni eau pétillante mais une simple carafe d’eau du robinet. Cet affront était alors suffisant pour déchaîner sa haine. S’en suivaient généralement un oubli volontaire des condiments, le déplacement de la table vers un coin plus resserré, subtilement justifié par l’arrivée de nouveaux hôtes, et la pratique de l’œil crevé. Cette dernière consistait à ignorer toute tentative de sollicitation par le client souhaitant accélérer la cadence du service et se tirer d’une si mauvaise passe. Certains pessimistes allaient même jusqu’à se figurer le serveur s’allégeant d’un glaviot dans la béarnaise.

La commande additionnelle d'un express ne permettait que très rarement d'adoucir le garçon machiavélique. Laisser un pourboire généreux était alors l'unique moyen de sauver cette relation houleuse et de se voir gratifier d'un « A bientôt » satisfait. Angelo en venait parfois à se demander si le métier de garçon de café n'était pas une école de formation pour futurs chauffeurs de taxi.

Afin de s'éviter ce type de désagrément trop fréquemment, Angelo avait deux parades. La première était évidemment d'aller déjeuner chez des restaurateurs de mœurs plus civilisées comme ses amis japonais. La seconde permettait de varier les menus en s'installant au comptoir d'une brasserie. Autant se faire servir assis relevait de l'abnégation, autant se faire servir au comptoir par le barman pouvait passer pour agréable. A condition, bien sûr, d'être en bonne forme physique et pas trop carré des épaules. Cloîtré, toute la journée durant, derrière son zinc, le barman était volontiers aimable voire boute-en-train. Ils n'hésitaient pas à relire avec vous les faits-divers du *Parisien*, à commenter le match de foot de la veille ou vous glisser quelques grivoiseries dans le creux de l'oreille. Angelo aimait bien les barmen.

CHAPITRE VII – Ferdinand vise consciencieusement le rebord droit de l’urinoir

Ferdinand vise consciencieusement le rebord droit de l’urinoir. Viser au centre était le meilleur moyen de se faire éclabousser alors que viser de côté permettait d’amortir le jet et de rester sec. Il fallait juste ne pas trop laisser flâner ses pensées sous peine d’être vite rappelé à l’ordre. Une fois les dernières gouttes passées, Ferdinand referme sa braguette et se poste derrière le lavabo.

Il ouvre les robinets d’eau chaude et froide et dose leur mélange afin de composer une eau d’une tiédeur inégalée. Il humecte alors délicatement ses mains. Tranquillement, il presse sur le distributeur de savon liquide et en dépose une noisette dans chaque paume. Il entreprend alors de frotter ses mains vigoureusement entre elles, dans chaque repli. Après s’être abondamment rincé, il se sert d’une plus petite dose de savon et réitère l’opération dans le plus grand calme. Il peut alors passer à l’opération du séchage, grandement facilitée depuis l’installation du dernier sècheur à main Dyson. Avec sa puissance digne des meilleurs sèche-cheveux, cet appareil avait révolutionné le séchage de mains. Le temps passé est probablement divisé par trois ou quatre

et la qualité du séchage est impeccable. Pas une trace d'humidité entre les doigts, ce qui permet d'aborder le plus sereinement du monde la saisie de la poignée de porte.

Il pense avec satisfaction que prendre le temps de se laver les mains de fond en comble est un luxe qu'il n'abandonnerait pour rien au monde. Cela signifie que l'environnement extérieur ne le bouscule pas à mauvais escient et qu'il a une maîtrise forte de son emploi du temps. Ce n'est pas la course. Il n'est pas sous pression. Il n'a pas de chef hystérique le pressant de terminer au plus vite une tâche ingrate. Prendre le temps d'uriner et prendre, ensuite, le temps de se laver les mains est pour lui une manifestation primaire de sa liberté. Il n'en avait jamais parlé à personne mais plus il avançait dans la vie et plus il en prenait conscience.

Il regagne son bureau d'un pas calme traversant un couloir lambrissé. Il s'enfonce dans un fauteuil en cuir terre de sienne, pivote d'un quart de tour et saisit le FT.

Ferdinand travaillait en *asset management* depuis toujours. Son travail consistait à investir l'argent des autres, et le sien, au sein d'une structure discrète, ancienne agence de change reconvertie en *family office*. Cette occupation était très enrichissante. Il s'agissait de se tenir au courant des évolutions macroéconomiques majeures, des grandes tendances de fond et de prendre des positions significatives sur des marchés en croissance rentable. L'optique d'investissement de son fonds était avant tout le long terme. L'objectif était de

permettre à des familles fortunées de le rester. Et si elles augmentaient très fortement leurs avoirs, c'était encore mieux.

Son éducation, son réseau et ses revues de presse quotidiennes permettaient à Ferdinand de bien faire son travail et ses clients étaient très satisfaits. Généralement, il ne les voyait que deux fois par an pour leur annoncer que leur capital se portait à merveille et prospérait. Tous les dix ans, une crise économique grave lui valait de nombreux coups de fil effrayés et il se devait, durant cette période troublée, de faire preuve de flegme et de capacité de persuasion.

—Vous savez Herr Doktor Jägermeister, chaque crise est une opportunité à saisir pour qui sait dégager les moyens adéquats. N'oubliez pas que Darren Muppet a construit la seconde fortune mondiale en investissant au creux de la crise.

Généralement ses clients avaient les reins solides et sortaient grandis de la crise. C'était alors l'occasion pour lui de jouir de plusieurs années de répit bien mérité.

Ferdinand adorait sa revue de presse quotidienne. Arrivé vers neuf heures au bureau, il ne s'y mettait réellement qu'après un café et son passage au cabinet. A 9h30, il commençait à regarder la tendance matinale des marchés européens ainsi que la clôture des places asiatiques. Une fois les principales variations observées, il se lançait à corps perdu dans la lecture de la presse économique et financière. Ce moment était le plus délicieux de la journée. Il passait d'un thème à l'autre avec avidité et aisance, il dévorait autant les articles de fonds que les brèves chiffrées. Il descendait rapidement le carnet des nominations pour y retrouver certaines connaissances et

ne pas manquer de les féliciter en début d'après-midi. Parfois, pour éviter la saturation d'informations économiques, il faisait une courte transition par la rubrique des faits divers ou la section des affaires étrangères. Rarement, il arrivait à lire les pages littéraires et jamais les pages sport. Mais dès que cette pause intellectuelle avait duré plus de dix minutes, il repartait sur la trace des grandes tendances économiques. Il essorait la presse, muni de son stylo à bille rouge et gribouillant les entrefilets intéressants, annonceurs de positions juteuses. Vers midi, il sortait extenué de ce corps à corps avec l'information financière et sortait déjeuner sur le Ring. Il retrouvait généralement des amis banquiers, vieilles connaissances du milieu avec lesquelles il pouvait échanger ses vues.

Ferdinand est riche et sa motivation n'est pas l'argent. Sa passion de l'investissement réside avant tout dans la satisfaction de prendre les meilleures décisions dans un univers incertain et mouvant. Son succès est directement quantifiable par le montant des gains qu'il génère. Il a la passion de comprendre les nouveaux modèles économiques, de décrypter les grandes tendances et de prévoir leur renversement. L'argent n'est que l'outil de mesure de ce violon d'Ingres.

Sa nouvelle stratégie d'investissement pouvait être comparée, selon lui, à une fusée à trois étages. Chaque étage avait la capacité de propulser la performance de ses investissements encore plus haut.

Le premier étage de la fusée était l'allocation des actifs par nature : la conjoncture était-elle plutôt propice aux actions, aux obligations, au monétaire, aux matières premières ou aux liquidités ?

Savoir surfer les bonnes vagues était la base du métier pour empocher les gains en haut de cycle et réinvestir tout en bas. Une allocation réussie ne demandait pas forcément de grand talent mais faisait montre de maîtrise et de sang-froid. Il s'agissait de donner de très gros coups de barre au bon moment et de savoir prendre la décision de céder un portefeuille complet en une semaine ou deux. Ces mouvements étaient respectés dans le métier.

Le deuxième étage de la fusée consistait à investir dans des titres très volatils en sortie de crise pour bénéficier au maximum de leur retour à meilleure fortune. Il s'agissait de bien savoir quantifier le risque et le répartir sur des actifs suffisamment diversifiés pour ne pas se retrouver le bec dans l'eau. En quelques mois, les gains ou les pertes pouvaient être considérables. Mais avec une analyse économique fine, les gains l'emportaient souvent.

Enfin, le troisième et dernier étage de la fusée consistait à céder les positions précédentes une fois la reprise amorcée et réallouer progressivement les actifs vers des parts d'entreprises en croissance longue et rentable. Il s'agissait bien là d'investir dans des groupes en développement solide et pérenne susceptibles de créer plus de valeur que le marché sur longue période. Il retombait alors dans une stratégie très « Darren Muppet ». Il n'avait pas eu besoin de se payer un dîner à trois millions de dollars avec le gourou pour en arriver là. Seule l'expérience et l'apprentissage l'avaient conduit à élaborer cet engin spatial de pointe.

Son école de pensée était plutôt classique : il considérait que quelques grandes décisions structurantes permettaient de tirer le

meilleur profit des marchés financiers. Certains mois, il ne passait que quelques ordres en bourse.

Elle était à l'extrême opposée des pratiques de « trading » dont le succès dépendait de la meilleure exploitation des variations court-terme des cotations. Chaque trader pouvait passer des centaines voire des milliers d'ordres par jour. Un ami trader à Hong-Kong ne lui avait-il pas expliqué que sa banque allait investir dans un réseau de fibre optique pour gagner quelques millisecondes sur le temps de réalisation des transactions.

Cela l'avait laissé bouche-bée. La technique et l'appât du gain hypothèquent bien sérieusement la destinée des entreprises et des pays. Et ce pour que quelques milliers de traders touchent quelques millions de dollars par an. Le modèle atteint sa limite quand les plus gros producteurs d'argent ne produisent pas de valeur.

Récemment, un thème d'investissement avait fait florès : l'effet rareté. Il s'agissait d'investir à bon prix sur des actifs rares comme certaines matières premières minérales ou végétales. Régulièrement, guerres ou intempéries donnaient un coup de chaud aux marchés et les cours s'envolaient. Vite prendre ses bénéfices et réinvestir dans un actif moins tendu. Le commerce de la pénurie était rentable et Ferdinand y avait goûté avec succès plusieurs fois. Il ne faisait pas le rapprochement entre le renchérissement des céréales ou du sucre et un accroissement de la pauvreté de certaines populations ou une quelconque accélération du réchauffement de la planète.

Son univers d'investissement était bien plus étriqué que les enjeux démographiques et climatiques mondiaux et il les laissait par

conséquent de côté. Après tout, c'était la société financière dans son ensemble qui était cynique, pas lui. Il avait lui aussi besoin de nourrir les siens et il y arrivait très bien. De nombreux financiers gagnaient bien plus que lui avec beaucoup moins d'éthique. Chacun son effet de levier...